



**HAL**  
open science

## Le destin d'un sanctuaire

Marie Mauzé

► **To cite this version:**

Marie Mauzé. Le destin d'un sanctuaire. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 1991, 10, pp.11-25. halshs-01324550

**HAL Id: halshs-01324550**

**<https://shs.hal.science/halshs-01324550>**

Submitted on 1 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le destin d'un sanctuaire \*

Marie Mauzé

ON PEUT se demander quel était le projet muséographique de l'American Museum of Natural History de New York, lorsque les conservateurs du Département d'anthropologie exposèrent dans la galerie consacrée aux populations de la côte nord-ouest un modèle réduit d'un sanctuaire nootka, le *Whalers' Washing Shrine*, en place des objets réels qui avaient été collectés au tournant du siècle. Deux choix cruciaux avaient été faits : celui de procéder à l'« éradication » in extenso du sanctuaire ; celui de présenter une réduction au 1/10<sup>e</sup>, environnement naturel compris en place de la reconstitution en réel de l'ensemble. Les muséographes avaient opéré une double décontextualisation du sanctuaire en l'extrayant de son site sans pour autant le présenter à l'identique : protégé par une vitrine et isolé des objets provenant de la même culture, celui-ci n'avait plus que le statut d'une discrète relique (Bellasi, 1984) ; le visiteur, au détour d'une allée, remarque à peine cette « maison de poupée ». Le libellé de l'étiquette identifiant l'objet : *Nootka Shrine to Attract Whales : Ceremonial House used by Whalers called the « Whale House »* est accompagné d'un commentaire s'efforçant de replacer le sanctuaire dans sa culture d'origine.

Si ces procédures retiennent l'attention, et conduisent à s'interroger sur la fonction d'un musée, c'est que nous avons affaire non pas à un objet mais à un ensemble organisé d'objets, et que le sanctuaire a revêtu autrefois une très grande importance pour la société Nootka<sup>2</sup>. En outre, connu de longue date, il a été remarquablement décrit et analysé dans la littérature ethnologique, et, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on crut y découvrir la preuve que les Nootka pratiquaient le cannibalisme. L'histoire de la transplantation du *Whalers Whaling Shrine* est certainement l'une des opérations muséographiques les mieux connues qui soient, de sorte que l'American Museum disposait de tous les éléments pour relever ce défi :

établir une parfaite adéquation entre la place de l'« objet » dans la société et la « représentation » d'une société à travers cet objet, en utilisant la considérable documentation disponible et l'ensemble de ses moyens techniques d'exposition.

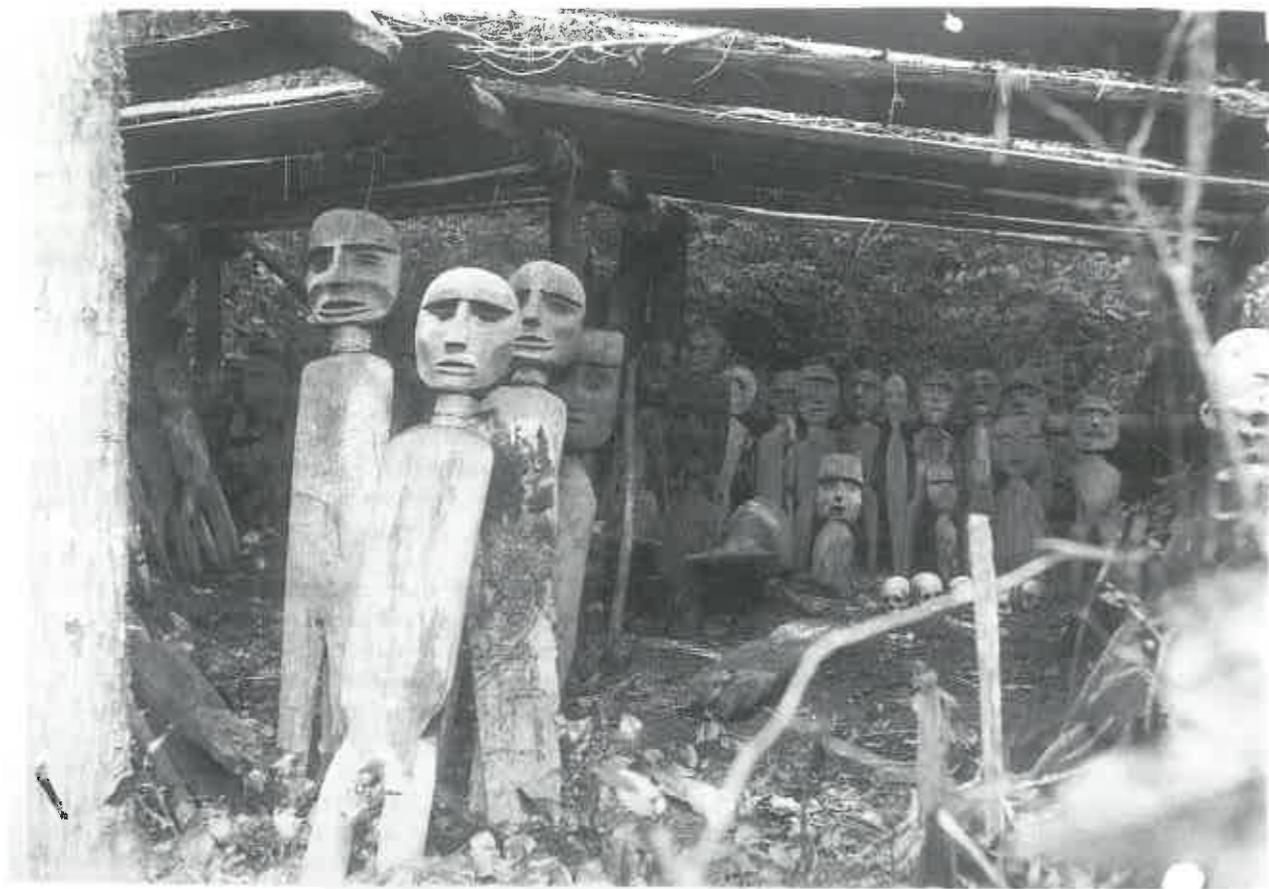
## La collecte

Dans le cadre de ses fonctions de conservateur du Département d'anthropologie de l'American Museum (1895-1905), Franz Boas fut chargé de réaménager les galeries d'exposition. L'anthropologue saisit cette occasion pour traduire à travers différentes techniques de présentation ses conceptions relatives à la mission pédagogique et à la vocation spécifique des

\* Cet article est une version remaniée et augmentée d'une communication présentée, en 1989, sous le titre : « The destiny of a shrine : the Yukwot Whalers' Washing Shrine at the American Museum of Natural History », au 10<sup>e</sup> *American Indian Workshop*, organisé par Christian Feest, que je remercie. Mes remerciements vont également à Richard Inglis, archéologue, au Royal British Columbia Museum et à Anibal Rodriguez, assistant à l'American Museum of Natural History, pour la documentation qu'ils ont mise à ma disposition. Les extraits de la correspondance Boas/Hunt cités dans l'article sont publiés avec l'autorisation de l'American Museum of Natural History.

1. Les dimensions du modèle réduit sont les suivantes : hauteur : 45 cm, largeur : 38 cm, longueur : 50 m. Selon Inglis et Haggerty (1984), le sanctuaire *in situ* mesurait environ 6 x 5 x 2,50 m. Les grandes statues mesurent 1,60 m. Le modèle réduit a été réalisé par U. Narahara vers 1941.

2. Le terme « Nootka » est à la fois un ethnonyme et un toponyme. Dans la littérature ethnographique classique, il désigne les habitants de la côte ouest de l'île de Vancouver. « Inventé » par Cook en 1778, il est dérivé de l'expression « Nootka, Ichme Nootka, Ichme » : « faites le tour du port » (Gough, 1978 : 15) employée par les Indiens aidant les navires anglais à manœuvrer. Ce terme désigne également la rade de Nootka où est situé le village de Yukwot, habité par les Mowach'ah't. La rade de Nootka fut nommée Friendly Cove ou Anse des Amis (cf. Roquefeuill) par James Strange en raison de l'accueil chaleureux qu'il y reçut en 1796. Les Nootka, aujourd'hui, préfèrent que soit employé le terme Nuuchah-nulth (« en bordure des montagnes ») pour les désigner.



Ile de Vancouver. Sanctuaire nootka (cl. Geo. Hunt).

musées d'ethnographie, qui est de restituer des images globales des cultures indépendamment de tout présupposé de hiérarchie entre elles : n'oublions pas que l'évolutionnisme social est encore largement dominant en anthropologie à l'époque. Boas écarte le parti pris typologique pour privilégier un mode de présentation à la fois géographique, ethnique et thématique<sup>3</sup>. C'est sans aucun doute dans l'aménagement de la galerie consacrée à la côte nord-ouest, nourrie de l'apport de plus de 6 500 pièces rassemblées dans le cadre de la Jesup North Pacific Expedition (1897-1902)<sup>4</sup> que Boas met le plus fidèlement ses idées en application (Jacknis, 1985 : 90).

Une fois les collectes de la Jesup North Pacific Expedition menées à leur terme, Boas dispose encore d'un budget convenable pour accroître les collections du musée. Ayant entendu parler de la *Whaler's Washing House* ou maison de purification des chasseurs de baleine qu'il sait se trouver à Yukwot, village des Mowach'aht<sup>5</sup>, Boas forme le projet de l'acquérir pour l'exposer dans la nouvelle galerie consacrée à la côte nord-ouest. C'est à George Hunt, Indien d'origine kwagul (kwakiutl), rompu aux techniques de collecte et d'enquête, que va incomber la tâche d'acquérir le sanctuaire.

En 1902-1903, Boas et Hunt se connaissent depuis une quinzaine d'années ; ils ont commencé à

collaborer de manière étroite en 1891, à l'occasion de la préparation de l'exposition universelle de Chicago (1893). Hunt est un homme d'expérience et un excellent négociateur. Formé sur le terrain à l'école de Boas, il sait transcrire des textes en langue vernaculaire et les traduire en anglais. Il a complété sa formation en s'initiant à la photographie, qu'il considère comme une technique complémentaire de la description ethnographique<sup>6</sup>. Hunt a

3. On trouvera une analyse détaillée des rapports entretenus par Boas avec les institutions muséographiques américaines et de ses prises de position par rapport aux idées évolutionnistes à l'honneur au tournant du siècle dans les ouvrages d'Hinsley (1981), de Cole (1985) et dans l'article de Jacknis (1985).

4. L'objectif de la Jesup North Pacific Expedition était l'étude des relations préhistoriques et historiques entre les populations vivant sur les deux rives du Pacifique Nord ; cf. Cole, 1985 et Jonaitis, 1988. Au total, 6 626 objets ethnographiques et 1 896 spécimens anthropologiques (crânes, etc.) furent collectés par la Jesup Expedition (Cole, 1985 : 153-154). George Hunt a collecté 2 500 objets pour la plupart d'origine kwagul (*ibid* : 162).

5. Le terme Yukwot ou *yukwite* signifie en langue vernaculaire « souffler avec le vent » (Stewart, 1987 : 14). A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Yukwot n'était occupé que pendant les mois d'été par une confédération de deux « tribus », les Mowach'aht et les Kopti rassemblant une population d'environ 1 500 personnes ; chacune des deux tribus comprenait plusieurs groupes locaux (Arima, 1983 : 4). Dans les années 1880, les Muchalaht vinrent s'établir à Yukwot. Depuis, le début des années 1950, Mowach'aht et Muchalaht forment une seule bande (Arima, 1983).



Sanctuaire nootka (cl. Geo. Hunt).

travaillé hors de sa société d'origine ; il a notamment mené des enquêtes et acheté des objets chez les Bella Bella et les Bella Coola, voisins des Kwagul. Il prend à cœur la nouvelle mission que lui confie son « patron » et s'apprête avec enthousiasme à partir pour Yukwot :

« Now as you asked me if I would like to go to the Westcoast to make a collection there. I am Ready to go any time you wish me to go for I think there is lots of things there that I can get there that I dont know any thing about and Besides that I would try and find the cave with the Mumes in it. And I was told that the Mowats!at tribe always Hide there Dancing thing in caves or trees after there fenesh useing it. So I think It well be good thing to try a tripe there » (Hunt à Boas, 31 décembre 1902).

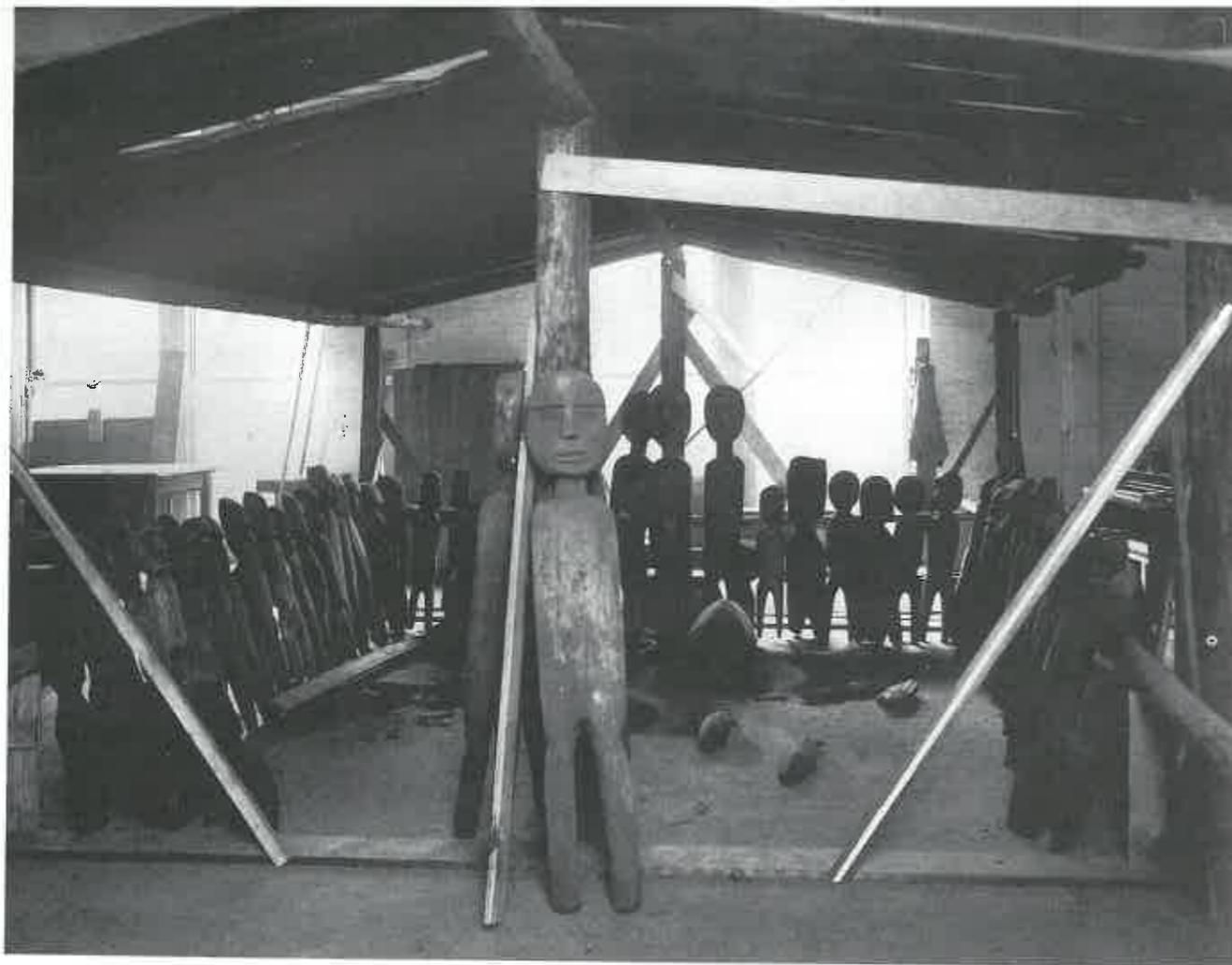
Chez les Mowach'aht, malgré son savoir-faire, Hunt rencontre quelques difficultés qui tiennent, d'une part au fait qu'il est étranger, d'autre part à la nature même de sa mission. Lors de sa première visite à Yukwot, au cours de l'hiver 1903-1904, il doit prouver au chef qu'il est chamane avant de pouvoir se rendre sur le site du sanctuaire, situé sur l'île du lac Jewitt<sup>7</sup>, derrière le village. Etonné lui-même de ses capacités à guérir un homme malade, il relate, non sans humour, les faits suivants :

« Last winter when the chief found out that I wanted to find the osEmtsia or Whalers Praying House he asked me if I was PExala I said yes. then they Brought me a sick man to Heleka or to get the sickness out of him. for they say that I could not see the Whalers Praying house unless I was PExala. Wel I told them to Bring the sick man to me after medle night. then I will show him that I was PExala. so they Did. I was aloud to go But not Known By Every Body only the Head chief and his speaker. and that is How I was taken to this sea otter washing ground also. I will let you know more about the Prayer on the next mail good By to you sir » (Hunt à Boas, 9 juin 1904).

Hunt envoie à Boas une photographie du sanctuaire et réclame des instructions. Dans une lettre du

6. Hunt s'est initié à la photographie en 1901. Il avait vu opérer un photographe professionnel, Oregon C. Hastings avec Boas, en 1894, à Fort Rupert. Hunt voulait photographier les danses et les costumes qui, disait-il, étaient difficiles à décrire : « For lots of this things is Done and I cant Explain it » (5 février 1900, cité in Jacknis, 1983 : 8). On trouvera dans l'article de Jacknis un très grand nombre d'informations relatives à Boas et sa documentation photographique.

7. Le lac porte le nom de John Jewitt, captif de Maquinna en 1803-1805, après le massacre des membres de l'équipage du *Boston* (voir le journal de captivité de Jewitt).



Sanctuaire nootka.

26 janvier 1904, Boas répond en lui donnant l'autorisation d'acheter le sanctuaire, qu'il assortit d'un ensemble de recommandations ayant trait aux conditions financières de l'achat, ainsi qu'au type d'informations qu'il doit recueillir.

« You will of course understand that we place great confidence in you in intrusting you with so large a sum for the purchase of an object of which is entirely indefinite ; and I have the confidence that you will do all that is in your power to get the house and all its contents as cheaply as possible. My suggestion would be to take about \$ 500 in silver to Nootka, and to tempt the owner of the house by very slowly adding to a small offer of perhaps \$ 100 or \$ 150, and if he does not want to come around, even to go so far as to break off all negotiations. I am certain that if you go about it in the right way, you can get it for less than \$ 500 [...]. »

We shall pay you for your trip to Nootka the same as before, at the rate of \$ 75 a month and all your travelling expenses. I think the best arrangement that we can make is to send you a check for \$ 500. If it is quite impossible to get the house for \$ 500, I will authorize you to pay as much higher as may be necessary, up to the limit of \$ 800. I hate, however, to give so much money for the specimen,

and I hope you will be able to get it for less. As I know the Indians, it will be pretty hard to withstand \$ 500 in silver [...] » (Boas à Hunt, 26 janvier 1904).

Boas ne laisse rien au hasard. Il explique très clairement à son collaborateur quels sont ses objectifs, car, à ses yeux, comme on va le voir, le sanctuaire doit constituer un élément central de son dispositif d'exposition :

« I want you at the same time to take just as many photographs of the house as you can get, so that we may be able to set up the whole thing here again as it was on the spot. If you can get it, it is our plan to build up a whole house just like the one in which the carvings are, in one of our halls, and to put trees and vines and bushes made of wax around it, so as to make the whole thing look just as it looks now. For this purpose of course you must be very accurate in all your photographs and in your plans, showing the location of each figure and in the numbers of the figures. But even if you should not be able to get it, I want to ask you to get as many views and as accurate a plan as possible of the house. I know however, that you are skillful in handling the Indians that I do not doubt for a moment that you will get the house with all its contents. » (ibid.)



Reconstitution d'un sanctuaire nootka (1941).

« I do not need to tell you that with it we want the most detailed information. If there are explanations for the single figures, you must ask for them and get them. You must know what the whales are for, and what all the spectators are for, whose skulls are in the house, and what the skulls are used for, and what they are meant to be. You must spare no pains in making so valuable a find as yours is also known in all its features » (ibid.).

A la fois amical et directif, Boas, se plaçant sur le terrain de la muséographie et de la science, tente de mobiliser au mieux les capacités de Hunt afin d'obtenir un corpus aussi complet que possible de données sur la maison de purification. Certes, les collectes d'objets ethnographiques ont pour une part une finalité purement muséographique, mais leur intérêt réside avant tout dans la constitution de séries d'artefacts destinées à l'étude ethnologique des sociétés<sup>8</sup>. Pour Boas, en effet, ce sont les objets associés à un appareil documentaire adéquat qui fournissent l'information ethnographique « authentique » à partir de laquelle on peut parvenir à une connaissance approfondie d'une culture. Hunt enverra à Boas au moins deux rapports<sup>9</sup> rendant compte de l'origine et de la fonction du sanctuaire ; on n'a malheureusement pas retrouvé cette documentation dans les ma-

tériaux non publiés de Boas (Inglis et Haggerty, 1984).

Hunt ne ménage pas ses efforts dans ses négociations avec les Indiens de Yukwot et, comme il l'annonce avec fierté, il réussit le meilleur « coup » de sa vie : « It is the Best thing that I ever Bought from the Indians » (Hunt à Boas, 27 juillet 1904). Hunt est confronté à deux difficultés : l'une concerne la question du droit de propriété sur la maison de purification, l'autre le prix d'achat. Deux chefs revendiquent la légitime propriété du sanctuaire : le chef de Yukwot explique que c'est son arrière-grand-père qui l'a fait construire tandis qu'un vieil homme de rang élevé en fait remonter l'édification à ses an-

8. A propos des collectes d'objets réalisées par la Jesup North Pacific Expedition, Boas écrit : « The work which we are carrying on is by no means primarily collecting, but it is our object to carry on thorough investigation of the area in which we are working. The specimens which we obtain are not collected by any means from the point of view of making an attractive exhibit, but primarily as material for a thorough study of the ethnology and archeology of the region » cité par Jacknis (1985 : 89).

9. Le 9 juin 1904, Hunt écrit à Boas qu'il lui a fait parvenir un manuscrit de « stories » de 39 pages ; le 27 juillet 1904, Hunt écrit à Boas : « I send you 69 Pages of three stories Belongest to the Nootka tribes about the House for the Whalers to Pray in I hope you will like them [...] » ; voir aussi Hunt à Boas, 16 octobre et 25 novembre 1904.

cêtres, six générations auparavant. Le premier menace Hunt de le traduire en justice pour acquisition de biens volés s'il achète le sanctuaire au vieil homme qui n'en serait pas le légitime propriétaire ; le second, pour les mêmes raisons, menace de créer des troubles au sein de la population du village. En outre, les deux notables ne réclament pas seulement une grosse somme d'argent, ils veulent négocier avec Hunt – en tant qu'Indien Kwagul et non en tant que Blanc – l'acquisition de dix chants de la confrérie *hamaca* (cannibale) qui appartiennent au répertoire de la société de danse ayant le statut le plus élevé chez les Kwagul. Cette procédure est d'autant plus curieuse que les chants associés à la société cannibale kwagul font partie des privilèges qui sont transmis soit de père en fils soit par le biais du mariage, mais rarement pour ne pas dire jamais au travers d'une transaction de ce type. pendant plusieurs jours, le prix est fixé à 700 dollars, puis il est ramené à 500 dollars (montant que Boas avait fixé) moyennant quoi Hunt fait don aux deux hommes des dix chants demandés :

« *They kept the Price at 700 dollar for a long time. and now they wanted some songs and the Head man said He will take five Hundred Doller and ten Hamat!sa songs. so I Paid him the money. But he Brought it all Back the next Day. and said he could not sell it. for he said that his People said that if he sell it that he will Die in a short time. and after he went out of the house. I took the money up an Put it away. and now My Dear Friend if you New How Bad I felt you would be Either Be sorry or laugh [...]* » (Hunt à Boas, 9 juin 1904).

Hunt poursuit ses transactions. Une dizaine de jours après que le chef, ayant d'abord accepté l'argent, l'ait rapporté de peur de mourir après la vente du sanctuaire, Hunt est en mesure de conclure le marché en divisant la somme et les chants kwagul entre les deux protagonistes (Hunt à Boas, 22 juin 1904). En échange, Hunt promet de ne pas faire démonter et transporter le sanctuaire avant que les habitants aient quitté le village pour les sites des mois d'été afin de ne pas provoquer de troubles. Soucieux de respecter certaines formes, il établit, le 20 juin 1904, un inventaire du sanctuaire qu'il soumet à la signature du vieux chef de Yukwot, nommé Sesaxalâs ; le 23 juin, avant son départ, il fait signer un reçu à son homme de confiance qui reçoit la somme de 5 dollars correspondant à deux jours et demi de travail pour le transport de la maison de purification du lac Jewitt à la plage de Yukwot.

L'ensemble des éléments du sanctuaire envoyé à l'American Museum, comprend les différentes parties de la construction – trois poutres, neuf poteaux, les vingt-quatre planches du toit – et les objets du sanctuaire : neuf statues en bois qui en occupaient le

centre, soixante-dix-neuf statues en bois qui étaient placées sur le pourtour intérieur, deux grandes et deux petites sculptures représentant chacune une baleine, quinze crânes humains, deux morceaux d'écorce de cèdre et un hochet en fer blanc<sup>10</sup>. Les caisses ne seront acheminées à New York qu'au printemps de 1905.

Boas quitte son poste en 1905, soit quelques mois après l'acquisition du sanctuaire ; il ne sera donc pas en mesure de l'exposer dans la galerie de la côte nord-ouest de la manière envisagée par lui. En montrant le sanctuaire dans son intégralité, Boas aurait pu mettre en évidence la relation entre le lieu rituel et la chasse à la baleine. Le sanctuaire, dans sa présentation muséographiée, aurait, peut-on penser, fait pendant au « tableau vivant » (*life-group*) que Boas avait conçu et installé, et qui illustre deux aspects de la technologie du cèdre chez les Kwagul : la technique du tissage d'un tapis en écorce et celle de l'effilochage du liber. En 1930, Boas publiera un texte « A Nootka Ceremonial House » avec des dessins et un plan du sanctuaire. Le texte, semble-t-il, a été rédigé non pas à partir des informations que lui avait fournies Hunt, mais d'un entretien qu'il avait eu à Fort Rupert (en pays kwagul) avec une femme originaire de Kyukwot, village voisin de celui de Yukwot (Inglis et Haggerty, 1984).

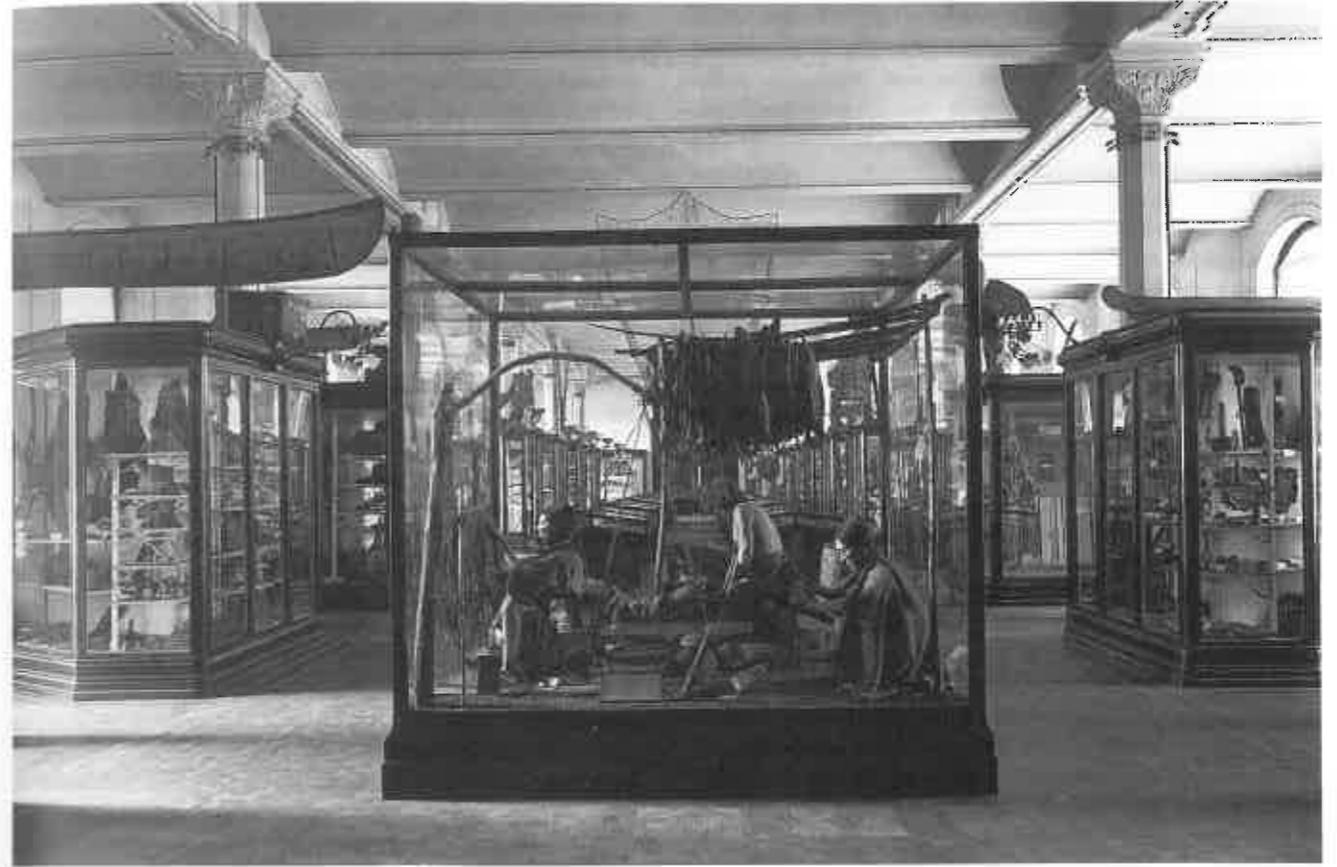
### L'ethnographie

Il faut faire retour à l'ethnographie pour comprendre l'importance de la maison de purification des chasseurs de baleine dans la société nootka. La chasse à la baleine, qui se pratiquait depuis environ 1 200 ans dans cette région (Fladmark, 1986 : 74), était une activité économique importante, assurant une quantité de nourriture (viande, graisse) satisfaisante pour subvenir aux besoins de la population de la côte ouest de l'île de Vancouver (Inglis et Haggerty, 1983 : 15)<sup>11</sup>.

Durant la saison de la chasse aux baleines, entre mars et septembre, le chef se rendait dans le sanctuaire ou maison de purification pour y accomplir un certain nombre d'actes rituels. Avant de pénétrer dans

10. L'inventaire établi par Hunt est le suivant : 3 beams for the house ; 9 posts for the house Do ; 24 roof bords for the Do ; 9 senter wooden mens Emeges ; 79 mens Emeges rond the house ; 2 wooden whales about 4 feet long ; 2 wooden whales about 1/4 foot ; 15 human skulls ; 2 peses old cedar bark ; 1 old tin rattle.

11. Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec le développement des activités liées à la traite des fourrures, la chasse à la baleine devient une activité mineure pour les habitants de Yukwot. Le privilège héréditaire, conféré aux chefs, de harponner l'animal ou de le conduire par des rituels appropriés à s'échouer sur les plages, n'apparaît plus que comme un élément constitutif de leur prestige (Drucker, 1951 : 49).



American Museum of Natural History. 1<sup>er</sup> étage (cl. E. G. Keller).

le sanctuaire, il devait se baigner dans l'eau glacée du lac et se frotter énergiquement le corps avec des branchages de sapin ciguë. Au rite du bain étaient associés des incantations, des prières et des chants adressés à l'esprit des baleines. Le chef chantait au son d'un tambour frappé par son assistant. Chaque phase du cycle rituel durait quatre jours et se répétait quatre fois durant quatre lunes montantes successives. Au cours de ces différentes phases, le chef s'abstenait de boire et de manger. Dans le sanctuaire, il puisait une partie de la force émanant de tous les chasseurs disparus, dont la présence était incarnée dans les statues anthropomorphes et les crânes.

C'est au cours du cycle rituel que le chef ou ses assistants dérobaient les corps des personnes qui venaient de mourir. Chaque cadavre, transporté près de la plage, était déposé sur le sol, face tournée vers la terre, la tête reposant sur une pierre. Un assistant tenait un pieu, un autre une massue. Au signal du chef, les vertèbres cervicales du mort étaient transpercées de manière à faire ressortir le pieu par la bouche, ménageant ainsi le passage d'un tube, à travers lequel le chef s'adressait aux baleines, tandis que les assistants maintenaient le cadavre en position debout face à la mer. Selon les uns, une fois le rituel accompli, le cadavre recevait une sépulture ordinaire,

selon d'autres, le corps était éviscéré et placé dans le sanctuaire (Drucker, 1951 : 170-172). Les âmes des morts, et plus particulièrement celles des anciens chefs, avaient le pouvoir d'attirer les baleines à se manifester (Drucker, *ibid.* : 171). Les Nootka considéraient que l'échouage des baleines n'était pas le fruit du hasard, mais le résultat de l'observance d'un certain nombre de rituels secrets effectués par le chef, responsable du bien-être matériel de ses gens.

Selon la tradition orale, le sanctuaire érigé par un certain Ts!a'xwasap, chef du Yukwot, se présentait à l'origine comme une simple maison contenant quatre crânes, dont le sol était jonché de branches de sapin ciguë utilisées dans les rites de purification. Ts!a'xwasap transmet son nom<sup>12</sup> et le privilège d'utiliser le

12. Lorsque Cook et les membres de son équipage arrivèrent à Nootka Sound, ils y furent accueillis par le chef Tsaxawasip (transcription de Ts!a'xwasap), nom rituel que portait Maquinna lors de la saison de la chasse à la baleine (Gough, 1978 : 15). Roquefeuil note que lors de leur second passage à Yukwot (Youcouast), Maquinna était appelé Tchochosep : « L'audace et l'adresse, qui peuvent seuls permettre le succès de ces expéditions dangereuses, assurent, à ceux qui s'y distinguent, un haut degré de considération auprès de leurs compatriotes; le surnom de Tchochosep que portait Macouina lors de notre passage, exprime son habileté dans le pêche à la baleine. » (Roquefeuil, vol. 2 : 186-187).

sanctuaire à son petit-fils. Depuis lors, le sanctuaire et le nom se transmirent de père en fils.

Dès qu'il prit possession du sanctuaire, le petit-fils de Ts!a'xwasap entreprit de transformer son contenu de manière à en accroître le pouvoir magique nécessaire pour attirer les baleines sur la plage aux abords de son village. Un jour qu'il se promenait en forêt en compagnie de sa femme, celle-ci déféqua. Ts!a'xwasap ramassa les excréments qu'il déposa dans la maison de purification. Ceux-ci s'avèrent contenir les esprits d'hommes qui lui apparurent en rêve. Au petit matin, quatre baleines s'étaient échouées sur le rivage. Dès lors, l'homme sut ce qu'il devait faire. Il ravit dix nouveau-nés dans leur berceau, et les emporta dans la maison de purification ; leurs pleurs attirèrent les mammifères marins ; puis Ts!a'xwasap déterra des corps, s'empara des crânes dont il fit deux tas, sur lesquels sa femme et lui-même dormirent désormais pendant la période rituelle. D'autres, fichés sur des piquets, à l'entrée, étaient les gardiens de la maison. Plus tard, pour renforcer le pouvoir de la maison, il disposa, en son centre, en deux rangées, douze cadavres momifiés. Enfin, il enleva encore cent-vingt nouveau-nés qu'il disposa dans leurs berceaux le long du périmètre du sanctuaire. A la quatrième génération, le nouveau maître du sanctuaire n'était plus en mesure de profaner les tombes et d'enlever des enfants ; conservant les crânes, il remplaça les corps momifiés et les cadavres des enfants décomposés par des statues en bois (Boas, 1930 : 257-269).

Le mystère de ces statuettes anthropomorphes et de ces crânes intrigua deux voyageurs français, le capitaine Camille de Roquefeuil, commandant le *Bordelais* et le chirurgien de bord, Yves-Thomas Vimont<sup>13</sup>, qui découvrirent deux sites différents lors de deux escales à Nootka Sound, l'une en septembre 1817, l'autre, en septembre 1818.

### L'histoire

A la suite de la publication posthume (1884) des journaux de Cook, faisant état des énormes bénéfices que l'on pouvait tirer de la vente, en Chine, de peaux de loutre de mer en provenance de la côte nord-ouest, navires européens et américains se lancèrent dans une aventure qui promettait d'être fructueuse, à partir de Macao, Calcutta, Boston et des ports d'Europe avec pour escale principale, le village de Yukwot, connu alors sous le nom de Nootka. Situé dans la rade de Nootka, sur la côte ouest de l'île de Vancouver, Yukwot, décrit par Cook, devint le principal centre de traite de la côte. Les bateaux marchands y relâchaient pendant plusieurs jours pour faire provision de nourriture, d'eau et de bois, et pour acheter des

pelletteries qui étaient échangées en Chine contre des produits tels que des épices et des soieries. Explorateurs et marchands furent accueillis à Nootka par le célèbre chef Maquinna, qui se tailla une position d'intermédiaire commercial entre traitants de fourrures et tribus indiennes (voir Fisher, 1979).

Dans la tradition des explorateurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Roquefeuil et Vimont s'attachent à fournir des données topographiques précises sur les lieux qu'ils visitent, à estimer les ressources et à décrire les mœurs des populations rencontrées. Familiers des récits de voyage récemment publiés sur la côte nord-ouest, ils ont emporté à bord, un exemplaire de la relation de voyage de John Meares (1790), premier Européen à avoir établi, en 1788, un avant poste à Nootka, en vue d'affirmer la souveraineté britannique dans la région<sup>14</sup>. La relation de Meares n'échappe pas au modèle du genre, dans son évocation à la fois pittoresque et moraliste des mœurs indigènes, dans laquelle apparaît le thème du cannibalisme. Quels qu'aient pu être leurs motifs, avoués ou non – souci de perpétuer une certaine représentation du Sauvage, tentative de dissuader les navigateurs concurrents d'aborder un rivage « hostile » ou encore quasi-obligation d'évoquer le thème de l'anthropophagie pour que la relation de voyage se vende bien –, bon nombre de ces voyageurs n'hésitaient pas, à l'instar de Meares, à rapporter des faits qu'ils n'avaient pas véritablement observés.

Après la publication des journaux de Cook et surtout de Meares, la nouvelle se répandit parmi les commerçants que le chef Maquinna et ses sujets étaient anthropophages<sup>15</sup>. Selon Cook, les Nootka n'avaient pas que des fourrures, des outils ou des masques à vendre aux Blancs ; ils proposaient également « des crânes humains et des mains qui n'étaient pas encore tout à fait dépouillées de leur chair, qu'ils avaient mangée, firent-ils clairement comprendre à nos hommes. Et, en effet, on pouvait constater que certaines d'entre elles avaient été exposées au feu »

13. L'expédition de Roquefeuil fut précédée par deux expéditions françaises, celles de Lapérouse (1787) et de Marchand (1791). L'expédition de Roquefeuil fut financée par M. Balguerie Junior, négociant à Bordeaux, afin « d'acquérir des objets recherchés en Chine et dont le produit devait être converti en marchandises qui se consomment en France » (Roquefeuil).

14. Un conflit, connu sous le nom de Nootka Controversy, opposa Espagnols et Anglais au sujet de la souveraineté de leurs pays respectifs sur cette région, à l'exception de ce qui est aujourd'hui l'Alaska, alors sous domination russe (voir par exemple, Archer, 1978).

15. Les Espagnols qui furent les premiers à découvrir la côte nord-ouest en 1775, ne publièrent pas les récits de leurs voyageurs de manière à protéger leurs intérêts coloniaux dans la région. Les relations espagnoles qui ont fait l'objet de publications récentes ne mentionnent pas de pratiques anthropophagiques à propos des Nootka. Depuis la publication des journaux des lieutenants de Cook (1967), on sait que ceux-ci mettaient la pratique de l'anthropophagie en doute. (voir Archer, 1980).

(Cook, 1980, vol 2 : 88). Cook, sans aucun doute, entendait rendre compte de pratiques semblables à celles qu'il avait observées en Nouvelle-Zélande ou dans le Pacifique Sud : « Il y avait tout lieu de croire que l'horrible coutume de se nourrir de la chair de leurs ennemis règne parmi ces naturels comme parmi ceux de la Nouvelle-Zélande et des autres îles du Sud » (*ibid.*). Il est vrai que sans même avoir l'intention d'inventer des histoires, les traitants furent témoins d'événements si « extraordinaires » pour des Européens, qu'ils n'avaient pas besoin de « broder » pour s'assurer un succès littéraire. Meares raconte que Wickananish, chef d'une communauté voisine de celle de Nootka essaya de lui vendre des têtes fraîchement décapitées, encore ruisselantes de sang, ou encore que Maquinna et Callicum (chef de second rang après Maquinna) revinrent d'une expédition guerrière avec quelques trente têtes à bord de leurs embarcations (Archer, 1980 : 464). Toujours selon Meares, Maquinna possédait plusieurs mains tranchées et Callicum dormait sur un oreiller de crânes (*ibid.* : 467). Pour Meares, la preuve ultime de la réalité de la pratique cannibale vint du chef Maquinna lui-même qui, s'étant blessé à la jambe en montant à bord de son navire, refusa de se faire soigner et lécha sa plaie en déclarant que le sang avait bon goût...

Roquefeuil et Vimont, suivant en cela Cook et Meares semblent accepter l'existence d'une pratique rituelle de l'anthropophagie qu'ils associent, comme leurs prédécesseurs, à la guerre. La découverte, derrière le village, à l'orée de la forêt, d'un premier site sur lequel sont éparpillés des ossements – le second site est celui du sanctuaire aux baleines du lac Jewitt –, leur apporte la preuve tangible qui manque. A cet égard, les remarques de Vimont sont explicites :

« Le 15 promenant dans la partie du bois qui forme le derrière des habitations de l'Anse des amis, je rencontraï dispersés plusieurs os du corps humain appartenant les uns à la tête les autres aux extrémités ; ne sachant que trop penser d'une pareille rencontre, je remis à plus tard à tacher de recueillir quelques renseignements tenant à m'assurer si les naturels de ces parages mangeaient leurs ennemis prisonniers comme Meares paraît être fondé à croire qu'ils le faisaient en 88 lors de son voyage à la côte N.O. sur le "Félice" ».

Elles trouvent écho chez Roquefeuil :

« M. V(r)imont trouva des ossements humains, et plusieurs indices nous firent croire que c'étaient les restes d'un repas d'anthropophages... » (vol. 1 : 201).

Certes, les voyageurs français ne disposent que d'indices, mais ceux-ci sont suffisamment éloquents à leurs yeux pour qu'ils essaient d'obtenir des preuves auprès des habitants de Nootka eux-mêmes. Le lendemain de leur première découverte, accompagnés de Machoalick (fil du chef Callicum), Roquefeuil et

Vimont se rendent sur les lieux pour tenter de résoudre l'énigme. Forts de leurs convictions personnelles, ils sont déçus, malgré leurs questions plusieurs fois réitérées, par les explications du jeune Indien qui ne répondent pas exactement à leur attente. Si Vimont et Roquefeuil semblent admettre que l'endroit où sont rassemblés les ossements est un lieu de sépulture, ils n'en pensent pas moins que les Nootka sont anthropophages ou plutôt qu'ils l'ont été, dans le contexte rituel du traitement des corps des prisonniers de guerre, et qu'ils ne le sont plus grâce aux bienfaits de la civilisation occidentale. Vimont écrit :

« Je suis malgré cela loin de prétendre faire croire que ces peuples de Nootka soient cannibales. Je regarde la chose encore comme très douteuse et pour dire mon opinion je serais même porté à croire que si ils le furent dans des temps reculés, ils sont maintenant revenus de pareils procédés et qu'ils ont pour ceux qui ont le malheur de tomber sous leurs coups comme pour les leurs, le respect que la nature même paraît inspirer à chaque être sensible pour la mort. » (Vimont, *op. cit.*).

Et Roquefeuil :

« On a les plus fortes raisons de croire que les Indiens de Noutka ont été anthropophages, et je serais tenté de croire que cet usage abominable existe encore chez plusieurs d'entr'eux, quoiqu'ils ne l'avouent pas [...]. Avec nous, ils ont toujours feint de ne pas comprendre les questions qu'on leur faisait sur ce sujet. Il me répugne cependant de croire que Macouina, dont la conduite a généralement été digne d'éloges, ait conservé jusqu'à présent les mêmes inclinations après ses fréquentes communications avec les Européens » (Roquefeuil, vol 2 : 19-198).

A défaut de l'observation réelle de pratiques cannibales, c'est le site – en l'occurrence un des éléments qui le constituent (des ossements) – qui fournit la preuve recherchée. Était-il concevable de penser le Sauvage autre que sauvage ? Dans le cas qui nous occupe, le sanctuaire, ou ce qu'il en reste, contribue à nourrir le mythe du Sauvage cannibale. Plus que l'observation de la réalité, c'est l'interprétation d'une trace matérielle qui fait sens, et qui corrobore une croyance préexistante.

Et pourtant, si on exclut les digressions sur l'anthropophagie, on est frappé de la relative justesse du témoignage ethnographique tel qu'il est rapporté dans les relations de Roquefeuil et de Vimont. Quel est donc cet endroit, associé à la fois à un cimetière et à un lieu de culte où le chef procéderait à la distribution de viande et de lard de baleine au cours d'un grand festin rassemblant les habitants de Yukwot ? En fait, lors de leur première relâche à Nootka, en septembre 1817, le lieutenant et son chirurgien ont découvert vraisemblablement les éléments épars – crânes et tambour – d'un sanctuaire ou maison de pu-

rification, dans lequel, comme nous l'avons vu à propos de l'autre sanctuaire, le chef accomplissait des rituels en vue d'attirer poissons et mammifères marins vers le rivage. Lorsqu'il fut visité par les deux Français, cet endroit était à l'abandon ; en revanche, il était utilisé quand Alexander Walker, membre de l'expédition de James Strange, y était venu trente ans plus tôt, en 1786. Walker pense d'abord avoir découvert un cimetière, puis il considère l'endroit comme un lieu cérémoniel dont Maquinna est l'officiant et le gardien. Le « temple », selon les mots de Walker, dans lequel seul Maquinna peut entrer, est délimité par une enceinte en bois, à l'intérieur de laquelle se trouve une statue ; à l'extérieur se dressent deux sculptures de Corbeau fixées chacune sur un mince poteau et reliées l'une à l'autre par une corde (Fisher et Bumsted (eds.), 1982 : 120-121).

En septembre 1818, Roquefeuil et Vimont découvrent un lieu rituel, bien plus important que le premier <sup>16</sup>, qui est le sanctuaire collecté par Hunt, en 1904. D'un ton relativement « objectif », les observations consignées par les deux explorateurs sont d'un intérêt ethnographique remarquable, car elles constituent probablement le seul témoignage dont nous disposons sur le sanctuaire encore utilisé par le chef du village, ce qui ne devait plus être le cas lorsque Hunt en fit l'acquisition.

En 1818, la maison de purification se présente sous la forme d'un hangar, appelé *tché-ha* <sup>17</sup>, abritant cinq rangées de dix statues anthropomorphes de sexe et de taille différents. Chaque file de dix statues s'étend de l'entrée jusqu'au fond du hangar où se trouve un petit autel décoré de crânes. Sur le pourtour sont disposées un grand nombre de statues que relie des tresses d'herbes ; à l'entrée, il y a quatre (ou huit) baleines en bois recouvertes de crânes et des planches sculptées en forme de poisson, ce qui laisse penser, comme le signale Drucker (1951 : 171), que le sanctuaire était également utilisé pour attirer les bancs de harengs. Enfin, une galerie d'ossements délimite le périmètre du hangar.

Ayant écarté l'hypothèse selon laquelle le sanctuaire contiendrait des vestiges de repas anthropophagiques des Mowach'aht remontant à des temps anciens, Roquefeuil et Vimont considèrent que les ossements qui se trouvent à l'intérieur et autour de l'abri proviennent des sépultures des chefs de Nootka et de leurs familles, tandis que le premier site visité aurait été réservé à la sépulture de gens du commun. Parmi les explications qui leur sont fournies par le fils de Maquinna, les deux Français retiennent que le corps des chefs est soumis à un traitement particulier, à savoir la décollation. Selon Vimont, les Mowach'aht décapitent les principaux personnages du village avant leur inhumation, ce qui nous rapprocherait de ce qui est rapporté par Drucker ; selon Roquefeuil,

cette opération aurait lieu après l'exhumation ; les statues ne sont pas des effigies des morts, mais marquent les emplacements de leurs sépultures (R.). Le sanctuaire est un lieu de culte réservé à Maquinna dans lequel celui-ci se rend pendant la saison de chasse à la baleine pour rendre hommage à ses ancêtres et solliciter leur générosité (V.). C'est un lieu de culte où Maquinna vient prier ; après la prise d'une baleine, il apporte un morceau de l'animal en offrande à ses ancêtres ; ensuite, il donne un grand festin qui se tient derrière sa maison (au premier endroit visité), puis le repas terminé, il sculpte une baleine en bois, symbole de son offrande (R.). Le hangar est un lieu sacré où seul le chef a le droit de pénétrer : ceux qui entreraient dans le sanctuaire seraient châtiés par Maquinna (V.) ; ceux qui violeraient les règles en observant Maquinna lors de l'accomplissement de ses rituels seraient mis à mort (R.). Ainsi, comme nous le constatons, les données fournies par Vimont et Roquefeuil sont complémentaires de celles recueillies, notamment, par Drucker dans les années 1930.

Comme on vient de le voir la décontextualisation du sanctuaire est allée bien au-delà du transfert et de la miniaturisation. Mais il est possible que l'histoire du sanctuaire ne s'arrête pas là. En 1983, les Mowach'aht ont demandé à des archéologues du Royal British Columbia Museum (Victoria) de déterminer l'emplacement exact du sanctuaire. Il est vraisemblable que cette initiative soit le prélude à une démarche s'inscrivant tout à fait dans le contexte actuel des politiques indiennes en matière de réappropriation des patrimoines artistique et culturel : la demande de restitution du sanctuaire en vue de sa réimplantation sur son site. De « dépossession » en « repossession », la boucle serait bouclée, les Nootka, en quelque sorte, se muséographiant eux-mêmes, et marquant du même coup l'écart existant, par-delà toute évidence de continuité, entre la société d'aujourd'hui et celle d'autrefois. Si l'esprit de Boas ne saurait hanter le faux sanctuaire de New York, sans doute ira-t-il visiter la vraie maison aux baleines <sup>18</sup>.

16. Contrairement aux hypothèses de Fisher et Bumsted (1982), et d'Inglis et Haggerty (1984), le sanctuaire découvert par Roquefeuil et Vimont en 1818, était situé sur l'île du lac Jewitt. Le témoignage de Vimont est très précis à ce sujet, alors que celui de Roquefeuil est moins clair.

17. Selon Drucker (1951 : 258), le terme *tceha* fait référence aux privilèges des chefs ; il signifie « esprits », indiquant ainsi que ces privilèges sont des dons d'êtres surnaturels. Sapir donne le terme de *tceha* comme désignant les âmes des morts. Selon Drucker (1951 : 170), le mot *tciyasam* désigne le sanctuaire. Des sanctuaires identiques furent construits parmi les autres groupes Nootka (cf. Drucker, 1951). Lantis (1938) note des similitudes entre les rituels nootka et les rituels kodiak. Les chasseurs de baleine kodiak puisaient également leur force dans les ossements humains (voir aussi Curtis, 1916 : 24-40).18.

## Bibliographie

- Archer, C. I.  
1978 « Spanish Exploration and Settlement of the Northwest in the 18<sup>th</sup> Century » in *Sound Heritage*, vol. VII (1) : 33-53, *Nootka. Captain Cook and the Spanish Explorers on the Coast*.
- 1980 « Cannibalism in the Early History of the Northwest Coast : Enduring Myths and Neglected Realities », *Canadian Historical Review* 61 : 453-479.
- Arima, E.  
1983 *The West Coast (Nootka) People*, Victoria, British Columbia Museum Special Publications, n°6.
- Arutjunov, S. A., I. I. Krupnik, M. A. Clenov  
1983 « L'Allée des baleines. Site culturel de l'ancienne culture esquimaude sur l'île Ittygran », *Siberiana*.
- Beaglehole, J. C. (ed)  
1967 *The Journals of Captain James Cook on his Voyages of Discovery ; the Voyages of the « Resolution » and « Discovery », 1776-1780*, Part 2. Cambridge, Hakluyt Society.
- Bellasi, P.  
1984 « A propos du mouchoir de Gulliver : essai sur l'imaginaire miniaturisant » in *Objets prétextes, objets manipulés*, J. Hainard et Roland Kaehr, eds., Neuchâtel, Musée d'ethnographie.
- Boas, F.  
1930 *The Religion of the Kwakiutl Indians*. New York, Columbia University Press, « Columbia University Contributions in Anthropology », vol. 10.
- Boas, F., G. Hunt  
*Boas General Correspondence, 1902-1905*, Catalogue n° 16/9883-9973 ; 99/4559-4574, American Museum of Natural History. Cole, D.
- 1985 *Captured Heritage. The Scramble for Northwest Coast artifacts*. Seattle, University of Washington Press.
- Cook, J.  
1980 *Relations de voyages autour du monde*, vol. 2, Paris, François Maspero, « La Découverte ».
- Curtis, E.  
1916 *The North American Indian. The Nootka*, vol. 11. Nordwood, Plimpton Press.
- Drucker, P.  
1951 *The Northern and Central Nootka Tribes*. Washington, Smithsonian Institution, Bureau of the American Ethnology, Bulletin 144.
- Fisher, R.  
1977 *Contact and conflict. Indian-European Relations in British Columbia, 1774-1890*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- Fisher, R. et J. M. Bumsted (eds)  
1982 *An Account of a Voyage to the Northwest Coast of America in 1785 and 1786 by Alexander Walker*. Vancouver, Douglas & McIntyre.
- Fladmark, K.  
1986 *British Columbia Prehistory*. Ottawa, National Museums of Canada, « Canadian Prehistory Series ».
- Fleurieu, C. P. Claret  
1801 *A Voyage Round the World, Performed during the Years 1790, 1791, and 1792, by Etienne Marchand...* 2 vols. London, T. N. Longman and O. Rees.
- Gough, B. M.  
1978 « Nootka Sound in James Cook's Pacific World », in *Sound Heritage*, op. cit. : 1-32.
- Hinsley, C.  
1981 *Savages and Scientists*. Washington, Smithsonian Institution Press.
- Inglis, R. et J. Haggerty  
1983 « Provisions or Prestige : A Re-evaluation of the Economic Importance of Nootka Whaling » ; Paper presented at the XI<sup>th</sup> Congress ICAES, Vancouver, multigr.
- 1984 « The Yukwot Whaler's Shrine : Rediscovery of its Original Location » ; Paper presented at the 17<sup>th</sup> Annual Meeting of the Canadian Archeological Association, Victoria.
- Jacknis, I.  
1984 « Franz Boas and Photography », *Studies in Visual Communication* 10 (1) : 2-60.
- 1985 « Franz Boas and Exhibits », in *Objects and Others*, G. Stocking (ed), Madison, University of Wisconsin Press : 75-111.
- Jonaitis, A.  
1988 *From the Land of the Totem Poles*. New York, American Museum of Natural History ; Seattle, University of Washington Press.
- Lantis, M.  
1938 « Alaskan Whale Cult and its Affinities », *American Anthropologist*, n° 40 : 438-464.
- Lapérouse, J.-F. (de)  
1980 *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. Paris, François Maspero, « La Découverte ».
- Meares, J.  
1790 *Voyages Made in the Years 1788 and 1789 from China to the Northwest Coast of America*. London, Logographic Press.
- Niaussat, P.-M.  
1983 *Journal de voyage autour du monde du chirurgien G.- T h. Vimont, 1816-1819*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Paris, EPHE 4<sup>e</sup> section. Vincennes, Archives et bibliothèque centrale de la Marine nationale.
- Roquefeuil, C. de  
1823 *Journal d'un voyage autour du monde fait pendant les années 1816, 1817, 1818, 1819*. Paris, Ponthieu.
- Sapir, E.  
s. d. *Field Notes* : « Notes on Magical Powers ». Victoria, Royal Columbia Provincial Museum, Ethnology Division, 497. 3B. 63 CW 2a. 18 n° 25.
- Smith, D. G. (ed)  
1974 *The Adventures and Sufferings of John R. Jewitt, Captive Among the Nootka 1803-1805*. Toronto, McClelland and Stewart.
- Stewart, H.  
1987 *The Adventures and Sufferings of John R. Jewitt, Captive of Maquinna*. Vancouver, Douglas and McIntyre.

18. J'apprends, par l'intermédiaire de deux collègues, que le sanctuaire aux baleines sera probablement exposé à l'American Museum à partir d'octobre 1991, dans le cadre d'une exposition temporaire « Chiefly Feasts », conçue et préparée par Aldona Jonaitis.

## Extraits des journaux de voyage de Roquefeuil et de Vimont \*

15 septembre 1817

« Le 15 promenant dans la partie du bois qui forme le derrière des habitations de l'Anse des amis, je rencontraï dispersés plusieurs os du corps humain appartenant les uns à la tête les autres aux extrémités ; ne sachant que trop penser d'une pareille rencontre, je remis à plus tard à tacher de recueillir quelques renseignements tendant à m'assurer si les naturels de ces parages mangeaient leurs ennemis prisonniers comme Meares paraît être fondé à croire qu'ils le faisaient en 88 lors de son voyage à la côte N.O. sur le « Félice ». A mon retour à bord, je communiquai mon observation au Capitaine qui projeta de suite l'éclaircissement de cette circonstance et le lendemain nous fûmes tous les deux visiter l'endroit en question nous faisant accompagner d'un naturel qui [...], depuis qu'il vint à bord, nous parut intelligent et avoir surtout le talent, qui n'est pas petit, de se faire comprendre à l'aide de quelques mots anglais qu'il avait retenus des navires de cette nation et des américains qui annuellement font le trafic des pelleteries le long de cette côte N.O. d'Amérique. Je rencontraï bientôt ces ossements que j'avais aperçu la veille et après les avoir montré à l'indien nous essayâmes de [lui] demander de notre mieux possible d'où ils provenaient : ils n'étaient point des restes de leurs festins.

Les lieux en ce bois où étaient jettés çà et là ces restes humains nous paraissaient très propres à un de leurs repas de communauté, nous faisait de plus en plus penser que réellement ils étaient cannibales et l'on va voir un peu plus bas que si en ces derniers points nous nous sommes trompés du moins en apparence, nous jugeâmes bien de l'endroit comme leur servant de point de réunion lors de leurs grands repas en société. Nous eûmes l'agrément de voir que nous nous étions fait comprendre de notre instructeur qui nous assura sans cependant trop de protestation, que ces ossements n'étaient rien autre chose que des malheureux restes de quelqu'un d'entre eux qui, selon les habitudes, avait été enterré dans le bois et que les ours

très communs en ces lieux, attirés par l'odeur cadavérique étaient venus déterrer pour satisfaire leur appétit vorace. Après ce petit renseignement qui nous parut très probable, nous fîmes tous nos efforts tour à tour pour apprendre encore de lui, s'ils étaient dans l'habitude de manger leurs ennemis prisonniers, mais, soit qu'il ne nous comprit pas réellement, quoi que [jusqu'] alors il avait toujours saisi nos questions, ou qu'il feignit de ne pas le faire, nous ne pûmes rien apprendre de relatif à nos questions ; la seule chose qu'il s'efforça de nous démontrer bien clairement c'est qu'ils sont dans l'habitude d'enterrer leurs morts dans les bois environnants leurs demeures affectant pour chacun d'eux un endroit séparé et que Maquina, présent à cette cérémonie funèbre est aussi dans l'habitude de faire diverses questions au mort avant de le recouvrir de terre [...] qui m'ont paru avoir pour but de s'informer à un défunt même si réellement il est privé de la vie. Le but principal de toutes nos explications n'était cependant point rempli pour nous, et nous revenions toujours à la charge nous aidant du geste et de la voix ; Notre indien parut enfin nous comprendre et nous répondit que leurs ennemis ne leur servaient pas de nourriture. Mais ce qui à mon avis doit laisser un peu de doute sur une pareille réponse, c'est que celle-ci ne fut point ni franche ni naïve et que nos questions ne lui firent aucune impression, du moins sensible pour nous qui avions cependant tous les yeux fixés sur son visage pour en saisir les diverses expressions. Je suis malgré cela loin de prétendre faire croire que ces peuples de Nootka soient cannibales. Je regarde la chose encore comme très douteuse et pour dire mon opinion je serais même porté à croire que si ils le furent dans des temps reculés, ils sont maintenant revenus de pareils procédés et qu'ils ont pour ceux qui ont le malheur de tomber sous leurs coups comme pour les leurs, le respect que la nature même paraît inspirer à chaque être sensible pour la mort.

\* La restitution des textes est faite avec l'orthographe originale.

A une quarantaine de pas plus loin de l'endroit ci-dessus mentionné et toujours dans le bois, est placé un grand coffre dont un des côtés défoncés repose sur la terre. Cette apparition fut pour nous une source d'idées de plus en nous faisant penser que c'était l'instrument de musique destiné à embellir leurs festins [...] où s'étalait la chair humaine.

Nous renouvelâmes donc à cette occasion nos questions à l'indien qui nous accompagnait toujours et il ne tarda pas à nous faire une espèce de répétition de la cérémonie à laquelle ce coffre était destiné ; il nous dit qu'il servait encore d'instrument de musique [lors] d'une espèce de réjouissance publique qui est en usage parmi eux à l'occasion de la prise et d'un repas d'une baleine, et dans laquelle leur chef Maquina remplit le premier rôle. Dans cette joyeuse et agréable cérémonie, que notre indien comme je viens de le dire, ai bien voulu nous simuler, Maquina placé à quelques distances du coffre, où doit se faire la distribution de la baleine approche à pas lents saluant plusieurs [sic] l'astre du jour le priant d'être toujours favorable à lui et à son peuple en les conservant en bonne santé, tandis qu'un Sous Chef placé près du cétacé imite celui-ci au moment où il vient respirer à la surface des eaux et qu'un autre frappe à poings [sic] fermés sur ce coffre pour en tirer quelques sons. Après ce préambule pendant lequel Maquina a eu le temps de parvenir jusqu'à la baleine, la distribution de celle-ci se fait à tout le peuple assemblé en cercle. » (Vimont, in Niaussat, 1983 : 374-376)

« M'étant rendu sur les lieux avec lui (Vimont), je fis appeler Machoalick qui était descendu (du bateau) avant nous ; nous eûmes d'abord la confirmation de la conjecture que nous avions formée, que ce lieu, à quelques dizaines de pas dans la forêt, derrière la case du chef, était consacré aux festins ; mais je n'obtins rien de positif sur le point principal à éclaircir : il ne comprit point ou feignit de ne pas comprendre toutes les fois qu'on lui demandait quel sort ses compatriotes faisaient subir à leurs prisonniers, et s'ils mangeaient de la chair humaine. Au reste, voici ce que nous pûmes en tirer : ces ossements provenaient, disait-il, de cadavres enterrés par les ours qui fouillent souvent les tombeaux. Ils ensevelissent leurs morts en tout lieu et n'ont pas de cimetière. Cet endroit était destiné aux repas qui suivent la pêche à la baleine ; un grand coffre qu'on voyait à quelques pas dans le bois, servait de caisse à Macouina pour battre la mesure, et pour s'accompagner en chantant. Machoalick entra sur ce sujet dans des détails que nous ne pouvions suivre que partiellement ; ils avaient rapport aux cérémonies dont ces peuples font précéder et suivre cette entreprise importante pour eux. Il me sembla qu'elles ressemblaient à celles pratiquées par les Madécasses en

pareilles circonstances. Le chef, avant de couper les morceaux qu'il doit servir aux convives, joue une espèce de drame pantomime pendant lequel il imite fréquemment le souffle du cétacé qu'il a vaincu. Machoalick voulait sans doute parler d'une formule ou de quelque acte d'invocation, lorsqu'il répétait avec emphase que Macouina disait Wacoch au soleil [...]. » (Roquefeuil, vol. 1 : 204-205)

« Je ne sais si c'était l'idée d'un repas abominable, suggérée par les rapports de Meares, qui, s'étant emparé de mon esprit, jeta sur toute cette scène un voile lugubre, mais j'éprouvais une horreur profonde pendant ce récit, fait au commencement de la nuit, dans un lieu ténébreux et désert, par un sauvage enthousiaste, qui faisait des gestes farouches en imitant les mouvemens et les cris de son chef, lorsqu'il dépeçait un monstre marin vaincu par son harpon. » (ibid. : 205-206).

« On a les plus fortes raisons de croire que les Indiens de Nootka ont été anthropophages, et je serais tenté de croire que cet usage abominable existe encore chez plusieurs d'entr'eux, quoiqu'ils ne l'avouent pas. Ils offrent aux gens du capitaine Cook, aux Espagnols du San Carlos et de plusieurs autres bâtimens, diverses parties du corps humain, dont plusieurs morceaux étaient cuits. Ne connaissant pas l'horreur des peuples civilisés pour de pareilles atrocités, ils avouèrent aux Espagnols de l'établissement, lors de leurs premières relations avec eux, que quelques-uns de leurs chefs, et leurs guerriers les plus exaltés se livraient encore à ce goût exécrable, lorsqu'ils se disposaient à marcher à l'ennemi. D'après les rapports de deux chefs marquans, dont s'appuie Meares, Macouina, à cette époque immolait tous les mois un de ses esclaves à sa glotonnerie. Le destin choisissait la victime par la main du chef qui la cherchait les yeux bandés au milieu d'eux ; celui qui avait le malheur d'être saisi était aussitôt égorgé, dépecé, et servait à régaler les chefs que leur goût appelait à cet abominable repas, pendant que ses compagnons célébraient leur délivrance par des cris joyeux et des divertissemens dignes de ces peuples. Avec nous, ils ont toujours feint de ne pas comprendre les questions qu'on leur faisait sur ce sujet. Il me répugne cependant de croire que Macouina, dont la conduite a généralement été digne d'éloges, ait conservé jusqu'à présent les mêmes inclinations après ses fréquentes communications avec les Européens. » (Roquefeuil, ibid., vol. 2 : 197-198).

5 septembre 1818

« Deux de nos gens étaient à terre à la recherche de quelques plantes pour faire de la Spruce-bierre,

arrivent près d'un petit lac situé sur les derrières du village de Nootka, et là, rencontrant une petite pirogue, l'idée leur vint de le traverser. Aussitôt arrivés sur le bord opposé, ils [cherchent] à s'enfoncer dans l'épaisseur des bois et à peine avaient-ils fait une quarantaine de pas qu'ils se trouvent près d'une espèce de hangar garni dans tout son intérieur de figures sculptées [sic] et sur pieds ; et à son entrée des cétacées figurées en bois et recouverts de têtes de morts. Cette dernière circonstance ne pouvait leur laisser de doute sur la nature de cet endroit et contents d'une telle rencontre ils n'eurent rien de plus pressé que de nous raconter ce qu'ils avaient vu. Je m'y rendis presque aussitôt, me faisant [sic] accompagner d'un Indien (un fils de Gallicem (?) nommé Oanakhactoa) qui fit d'abord quelques difficultés, quoique jusqu'alors il eut toujours cherché les occasions de m'accompagner dans [mes] petites promenades, et voici ce que cette visite et mes renseignements pris de mon compagnon m'apprirent à cet égard : à quelques pas d'un petit mais beau lac d'eau douce situé derrière Nootka et de partout entouré de la forêt, je vis un hangard recouvert de larges planches, long d'une vingtaine de pas sur 6 à 8 de largeur, contenant dans son intérieur dix rangées transversales de figures entières grossièrement sculptées [sic] et hautes de 2 pieds 1/2 à 3 pieds indiquant différents sexes ; toutes ces figures sont assez bien alignées [sic] et soutenues par des traverses étaient à chaque rang au nombre de cinq y comprenant celles des extrémités qui sont un peu plus élevées et moins grosses que les autres. Dans tout son contour, ce hangard est circonscrit par des [...] figures semblables aux dernières dont je viens de parler et réunies ensemble par des tresses d'herbes sèches et des morceaux de planches laissant voir qu'ont eut intention de représenter des poissons, excepté à son entrée qui est presque fermée par quatre cétacés en bois <sup>1</sup> aussi grossièrement imités que le reste et recouverts de têtes de mort.

J'ai remarqué en outre tout-à-fait dans le fond derrière la dernière rangée de figures une espèce de guérite [aussi] élevée que le hangard. Après avoir longtemps considéré ce lieu triste [...] dont la tranquillité ne se trouve troublée que par le chant des oiseaux et le bruit de quelques habitants des bois, et en avoir pris une esquisse, je fus rejoindre Oanakhactoa qui, caché derrière de jeunes arbrisseaux, m'attendait avec impatience et nous repassâmes dans notre frêle embarcation de l'autre bord. Je ne pus m'empêcher en passant ce lac pour me rendre à cette dernière demeure des morts, de songer au fleuve du Styx et à la barque à Charon, une légère récompense que je donnais à ce complaisant compagnon pouvait être aussi regardée comme l'obole que l'on est obligé de donner pour son passage : à

peine arrivé sur l'autre rivage je vois le visage de mon indien s'épanouir ; je jugeai alors très favorable le moment de prendre quelques éclaircissements sur ce que je venais de considérer et voici ce que je crus comprendre. Cet endroit est le lieu où sont enterrés les premiers chefs de Nootka <sup>2</sup> et leurs familles proches. Maquina toujours seul se rend quelquefois en ce lieu pour [invoquer] ses prédécesseurs et il ne manque surtout jamais lors de la pêche de la première baleine en la saison de la pêche de ce cétacé <sup>3</sup> d'aller avant le lever du soleil quand tous les siens sont encore accablés par le sommeil faire hommage de ses prémices et les invoquer pour lui être favorables.

Je voulus savoir de plus ce que signifiait ces têtes de morts placées sur le dos du cétacé pour m'assurer si comme dans quelques endroits plus au Nord, l'on était dans l'habitude de sacrifier des esclaves aux mânes des Chefs, mais il ne me comprit pas ou que très peu : je crus cependant comprendre qu'avant d'enterrer ces corps qui sont encore respectés et vénérés après leur mort, on leur tranche la tête. Il serait possible alors que ce fut des têtes des principaux personnages de Nootka. Enfin il me dit que quoique Maquina par sa bonté eut gagné l'amitié et le respect de tous ses sujets il ne laisserait pas que de les châtier rigoureusement et d'entrer dans une grande colère s'il surprenait quelqu'indiscret à l'observer dans des visites de pareille nature ou même à aller souiller par sa présence un lieu qui ne doit être fréquenté que des grands. Ce dernier aveu suffit pour nous faire voir pourquoi Oanakhactoa avait d'abord hésité à m'accompagner pourquoi il était resté caché refusant d'approcher d'avantage du sanctuaire et m'engageant à chaque instant à m'en retourner, pourquoi enfin à son retour il me parut et fut en effet comme soulagé d'un poids énorme qui le fatiguait ; cette dernière circonstance pour moi ne fut pas un petit garant de la véracité de tout ce que j'avais [appris] mais [dont] le peu de connaissance de sa langue eut pu me laisser douter sans cette concordance. » (Vimont, in Naussiat, 1983 : 462-464).

« Les Indiens nomment tché-ha le hangard qui sert de cimetière aux grands chefs Nootka seulement.

1. Les supports qui existent encore entre ces cétacées indiquent qu'il y en avait 6 autrefois.
2. J'ai dit en ma première relâche en ce port comment on enterre les gens de ce peuple.
3. J'ai cru un instant que pendant notre relâche à Nootka j'aurais l'avantage de voir partir quelque expédition des naturels pour la pêche de la baleine, mais le tems n'était pas encore convenable ils [s'y] préparaient tout ce qui leur est nécessaire à cet effet cette forte lame renforcée de fortes roustures, ces pièces de cordage et ces grosses ôtres pleines d'air destinées à indiquer la place où se trouve la baleine blessée ou morte et autres objets moins utiles et dont il est fait mention dans l'ouvrage de Meares et dans les voyages de Marchand lors de sa rencontre des piroguiers du Barkley-Sound qui est je crois notre Nitinat d'heureuse mémoire.

A l'entrée du hangar, il y a cinq files de statues en bois, grossièrement sculptées, qui se prolongent jusqu'à l'autre extrémité où se trouve une espèce de guérite décorée, comme les baleines, de quelques crânes humains. Plusieurs de ces statues portent les parties sexuelles de l'homme, et ont même des cheveux naturels. Une galerie d'ossements humains fixe les limites du hangar.

Vis-à-vis l'entrée, il y a huit grosses baleines en bois, placées de front sur une ligne, et sur le dos de chacune desquelles on arrange avec symétrie les têtes de morts. Sur un lac près du tché-ha, il y a une pirogue ordinairement jonchée de plumes d'aigles.

On procède à l'enterrement des chefs en ensevelissant leurs cadavres sous le hangar, à huit pieds de profondeur dans la terre ; après un certain temps, on les exhume pour leur ôter la tête qu'on place ensuite sur le dos d'une baleine, en mémoire de l'adresse qu'on reconnaissait au défunt pour les harponner ; puis, enfin, on élève la statue du décédé comme un monument de son souvenir, et pour indiquer que nul autre ne peut être enterré sous cette statue.

Les chefs seuls ont le droit d'entrer dans le cimetière, et Macouina faisait tuer ceux qu'ils connaissait y avoir été. Il y allait souvent dans la nuit, ou bien de grand matin, avant qu'il n'y eût personne de levé dans son village, pour saluer les mânes de ses an-

cêtres, et pour implorer le soleil, en lui demandant, comme à son dieu, de le rendre heureux dans l'autre monde.

Quand Macouina prend une baleine, il se rend la nuit au tché-ha pour rendre hommage au soleil de son heureuse journée, et pour offrir à ses ancêtres une partie de sa proie. Après avoir terminé cette cérémonie religieuse, il préside à la distribution de cette baleine, qu'il partage entre tous ses vassaux. Il ordonne ensuite une grande fête qui a lieu dans un petit bois derrière le village, et dans laquelle il parle au soleil à haute voix, en présence de tout son peuple. Les divertissements de cette fête consistent à manger de la chair de baleine, à sauter au son du grand coffre vide, et à faire toutes sortes de contorsions et surtout beaucoup de bruit. Après cette réjouissance, Macouina s'occupe de sculpter grossièrement une baleine en bois, et de la placer devant le tché-ha, en mémoire de son offrande.

Les grands chefs de Noutka, leurs femmes et leurs enfants, jusqu'à l'âge de douze ans seulement, peuvent être enterrés dans le tché-ha. Quant aux autres individus de toutes les classes, on leur donne la sépulture en les allongeant tout nus dans le petit bois qui est derrière le village, et on les laisse ainsi se consumer sans autre cérémonie. » (Roquefeuil, vol. 2 : 207-209).

Zaire. Appuie-tête

